

# Jean MABIRE



Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDH  
15 route de Breuilles, 17330 Bernay Saint Martin - <http://www.jean-mabire.com> - EDH 2010 ©



29



Louis-Christien Gauthier

**Chasseur un jour...**



Yves Debay

**Mercenaire !**



Laurent Schang

**La plume et le sabre**



2110-7597

ISSN 2110-7599  
France : 5 €



# Jean Mabire: Guerrier d'Exception!



Photo de couverture :  
Jean Mabire, 30 ans dans les Aurès...

Sans doute n'eut-il pas été d'accord avec ce titre compte tenu de sa grande modestie mais il en fut un, un temps, et ils occupèrent une bonne partie de sa vie d'écrivain.

Notre souhait aujourd'hui n'est naturellement pas de synthétiser l'ensemble du travail effectué par Jean MABIRE et ses amis pendant plus de deux décennies, sur les troupes d'Elites ou les seigneurs de la Guerre, il est simplement, de développer quelques sujets majeurs de la fresque soldatesque qu'il a peinte. En effet il n'est pas possible de traiter l'ensemble du travail qu'il effectua sur l'art militaire en quelques pages. D'autre part, reprendre l'histoire des Troupes d'Elites depuis l'antiquité à nos jours serait fastidieux et nous pourrions bien en oublier au risque de froisser les puristes. Nous nous sommes donc cantonnés à quelques thèmes que nous pensons très importants de l'œuvre de Jean MABIRE.

Dans ces pages vous retrouverez les samouraï qui furent et sont toujours de réels Seigneurs de la Guerre. Les parachutistes ainsi que les chasseurs à pied ou alpins, puisque Jean MABIRE appartient d'abord à cette spécialité ensuite à cette arme.

Les Waffen **SS**, arme qu'il vit beaucoup plus dans un esprit Européen, et les mercenaires ! Mais Jean MABIRE n'a jamais traité des mercenaires, entendons-nous ! Que nenni ! Le *Bataillon des Léopards* du Brugeois Jean SCHRAMME fut bien écrit par Jean d'après les souvenirs du premier et l'histoire racontée ici a quand même quelques similitudes avec ce personnage authentique et sympathique que fut SCHRAMME. N'oublions pas que pendant des siècles exista et existe toujours cette race de Guerriers que l'on dénomme : Mercenaires, Reîtres, Lansquenets, Condottieres, aujourd'hui Contractors, mais l'esprit reste-t-il le même et ces derniers ne termineront-ils pas comme dans « Salammbô » ?

Dans une Nation Européenne dévirilisée où les enfants n'ont plus le droit de jouer à la Guerre, sauf en vrai dans les banlieues, ou encore aux soldats de plomb parce que cela pourrait réveiller chez eux des instincts d'agressivité, alors que la violence est omni présente à travers les médias. Dans laquelle les soldats ne sont même plus employés comme des mercenaires mais simplement parfois comme des gladiateurs au profit de puissances, dominant leurs intérêts propres mais surtout ceux de leurs peuples, il est bon de rappeler un peu la Grandeur de la condition militaire ainsi que celle de ces Troupes que l'on qualifie d'Elite.

Une Elite n'est, par définition, jamais nombreuse. Elle reste l'apanage des meilleurs ! Souhaitons simplement que notre Elite Guerrière soit encore et pour des temps proches, suffisamment, matériellement et surtout idéologiquement, forte pour défendre les fondements et l'unité de notre Grande Europe. Souhaitons aussi qu'un jour naisse à partir d'elle, une nouvelle noblesse qui serait celle du sol et de la race.

L'esprit de Jean MABIRE est revenu pour un court temps en Flandre, ce fut une réelle communion que de retrouver ces jeunes et anciens combattants de la cause Identitaire. C'était ce qu'il souhaitait, il ne s'arrêtera pas là et a bien l'intention dans peu de temps d'aller visiter les terres du duché de Lorraine. Lorrains ! Mobilisez-vous !

C'est exact ! Nous avons eu un contact très chaleureux début septembre avec **Jean BOURDIER**. Hélas, Dieu ne lui a pas laissé le temps de nous faire l'hommage d'un texte à son ami de toujours, c'est donc nous qui lui rendons malheureusement aujourd'hui, cet hommage par la plume de **Katherine MABIRE**.

Et puis voici encore une année d'écoulée. Une année pendant laquelle il aura été encore terriblement présent parmi nous. Toutes les manifestations, l'ensemble des témoignages le confirment.

Notre **Assemblée Générale** du **26 mars 2011** se déroulera sans doute à Falaise symbole de la naissance de la Normandie il y a onze siècles et, beaucoup plus modestement, nous célébrerons les dix années d'existence de notre Association. C'est à nous, tous ensemble, grâce à la Fidélité dont vous faites preuve à chaque instant, de manifester une nouvelle fois, sans doute plus fortement encore, la puissance que représente la pensée de Jean MABIRE dans l'enracinement d'une réelle identité Européenne. Aujourd'hui ! A l'aube d'une nouvelle décennie, soyons dignes de son esprit afin d'affronter le combat naissant.

Bernard LEVEAUX

## Adhérez !

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

☐ Adhésion simple (ou couple) **15 € (Nouveau tarif !)**

☐ Adhésion de soutien **20 € et plus**

Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Tel. \_\_\_\_\_

Fax. \_\_\_\_\_

Courriel : \_\_\_\_\_

@ \_\_\_\_\_

Profession : \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Les Amis de Jean Mabire  
15 rte de Breuille.  
17330 Bernay Saint Martin



# Hommage à l'Ami Jean Bourdier

## « Et en souvenir des deux Jean »



Me trouvant sur la « route », puis au milieu de l'Océan Indien, avant de rejoindre le Pacifique, je n'ai reçu que tardivement l'annonce de la mort de **Jean Bourdier** survenu le 3 octobre 2010 au soir.

Sans document, je ne peux donc lui rendre hommage qu'avec le cœur et au cœur de la mémoire j'aurais tant à dire, que du bien !

Jean Bourdier avait une foi profonde, en cela il avait la même notion du sacré que son ami Jean Mabire même si leur sacré était différent et à bien regarder !...

Tous deux combattant pour une certaine noblesse de la vie, en ignoraient les bassesses, ils s'obligeaient à un certain stoïcisme, une politesse élégante quoiqu'il survienne !

Ainsi de crainte de le heurter, Jean respectant sa foi, s'était résolu à ne pas le faire figurer dans la liste des 200 noms que lui accordait le petit cimetière d'Eculleville mais avait conclu deux jours avant sa mort que Jean Bourdier comprendrait très bien et qu'il irait tailler ses belles roses comme il aimait le faire pour gagner en sérénité, lui qui ne comprenait pas que le Jean Mabire aimait tant les hortensias !

Je suis sûre qu'en Paradis, tous deux continuent leurs palabres jamais vraiment interrompues, toujours prêts à rebondir, en direct ou par-dessus le Channel.

**Jean Bourdier était le meilleur des amis pour Jean Mabire.**

Ne reconnaît-on pas ses vrais amis lorsqu'il y a de mauvaises passes à passer. Lors des plus mauvaises de Jean Mabire, et il y en eut en série à plusieurs reprises,

Jean Bourdier fut toujours là, et particulièrement pour l'une d'entre elles, sans lui, je ne crois pas que l'aventure des « **Que Lire ?** » – le grand œuvre de Jean – aurait pu être réalisée. C'est un constat et ce n'est qu'un exemple.

Jean Bourdier avait en commun avec Jean Mabire d'être un chasseur l'un à pied, l'autre alpin, je peux vous assurer que ce statut militaire crée des liens et des sujets de conversation inépuisables ! Et comme chacun sait, il y a ceux avec qui on ferait la guerre et il y a ceux avec qui on ne la ferait pas !

Y a-t-il un lien de cause à effet, tous deux étaient passionnés de coiffures militaires surtout pour le Bourdier qui les collectionnait mais le Mabire de surcroît, pour le quotidien, cumulait aussi les casquettes, dont la double, bérets-tarte, chapeaux divers dont le fameux panama.

**Jean Bourdier était un remarquable critique littéraire, exigeant, respecté.** En deçà de divergences politiques, religieuses, ou institutionnelles, il noua des amitiés littéraires durables et surprenantes, c'était cela la force intellectuelle du bonhomme !

Jean Mabire qui ne pouvait considérer une vie sans littérature n'en était que plus sensible à ses avis.

Jean Bourdier avait une passion et une connaissance du roman policier exaltante, il la partageait avec Jean Mabire, il fallait voir combien ils mettaient de passion pour les classer par type, et quid du roman noir, et du « chien des Baskerville » avec un petit détour sur les interprétations cinématographiques du Limier à opéra-



tion Vénus.

Jean Bourdier connaissait mieux que sa poche le quartier de Scotland Yard et ayant ses entrées avait toujours des anecdotes croustillantes. Il se passe dans la vraie vie des événements que l'on n'oserait pas mettre dans un roman de peur d'en faire trop. Lequel des deux était le plus Sherlock Holmes ?

Ah, ah grosse différence, Jean Bourdier était berri-  
chon, donc issu de la France profonde, ce qu'il ne l'empêcha pas d'écrire le plus savoureux petit livre que je connaisse « **à la mer, comme à la mer** », il aimait tant la France ; qu'il avait choisi d'aller vivre en Angleterre, et à défaut de pouvoir vivre en Ecosse, son vif désir mais peu raisonnable par rapport aux distances et aux contingences quotidiennes, il avait choisi cette délicieuse et douce Angleterre du Sud tant aimée de Jean Mabire qui ne la décrivait que du nom de Normandie anglaise, ce même Jean Mabire pouvait se targuer d'aller travailler avec son ami Jean quand ils étaient célibataires, leurs femmes étant en missions diverses, en y allant à pied, c'est juste : prendre le ferry du côté des écluses tout à côté, hop par-dessus le Channel et à l'arrivée tout droit !

Donc Jean Bourdier était un français continental, toujours interpellé par les minorités de Jean Mabire et toujours mais très poliment interloqué notamment par notre passion pour la Cornouaille britannique, entre autres d'où il nous voyait revenir ou partir. La notion des langues « régionales » lui était encore plus étrangère mais comment ! Le Cornique n'est plus parlé depuis deux siècles, et vous vous sentez toujours concernés !

Jean Bourdier était un remarquable traducteur d'œuvres anglaises, n'oublions pas qu'il a été le traducteur des romans en anglais de Rose Trémain, alors que Rose Trémain parle très bien le français, il fallait donc que Jean Bourdier soit de très haut niveau ! Ce qui ne l'empêchait pas d'échanger avec Jean Mabire sur les nuances des nuances de la langue anglaise on oublie que Jean Mabire lisait couramment, même les plus grandes textes en anglais, et s'il donnait l'impression de le « baragouiner », c'est que Jean Mabire était malentendant, n'entendant que les graves ce qui est rédhitoire pour l'entendement de certaines langues et l'expression directe de la langue vivante ! Il lisait aussi couramment le grec moderne et le grec ancien et seulement l'allemand dit « technique » !

Jean Bourdier en matière de finesse de langage était la perle des perles il avait aussi une oreille très fine et savait immédiatement reconnaître tous les accents anglais, même mélangés cela rappelle aussi un grand film anglais sur l'apprentissage et la transformation d'une petite marchande de fleurs et les deux Jean étaient tous les deux cinéphiles.

En matière d'humour, il se valait mais l'un était plus pince sans rire et l'autre plus rieur, mais ils étaient tout autant pudiques l'un que l'autre dans l'expression de leurs sentiments mais leurs actes rarement à contre temps exprimaient tout.

Jean Bourdier n'aura pas eu le temps d'achever le papier promis pour le magazine des Amis de Jean Mabire, même quelques lignes de sa préparation nous aurait ému, mais nous pouvons nous rattraper en relisant ses œuvres, Jean Bourdier et Jean Mabire partageaient souvent les mêmes éditeurs et donnaient leur participation souvent aux mêmes journaux, il suffit donc de re-

trouver leurs témoignages, ouvrages historiques, romans historiques, direction de collection, articles de presse, critiques littéraires et que le monde est petit de fil en aiguille : Jean Bourdier écrivait avec Marina Grey, fille d'un général russe blanc, et épouse Chiappe « **les armées blanches** », Jean Mabire, lui, écrivait **Ungern le Baron Fou** ou le Dieu de la Guerre et l'ami Hugo Pratt, fan du livre sur von Sternberg et documenté aussi par le premier, créa **Corto Maltese en Sibérie** avec une Duchesse romantique blonde qu'il décida de prénommer Marina toute ressemblance etc. mais les hasards n'existent pas même si les adaptations sont libres.

Jean Bourdier, qui avait cinq ans de moins que Jean Mabire est mort à 78 ans, presque cinq ans après Jean qui venait juste de fêter ses 79 ans.

Donc je vous raconte tout cela parce ce que c'est ma manière à moi d'honorer Jean Bourdier et notre amitié profonde, et aussi, parce que j'avais choisi de partir, certains mois, pour ne pas réveiller le chagrin de tant de disparitions. Voila qu'il me rattrape aux souvenirs de paradis perdus mais c'est très égoïste de ma part alors que sa grande famille, enfants, petits enfants le pleurent et des amis tellement proches qu'ils ont vraiment perdu un membre de leur famille et une part d'eux-mêmes.

Que Brigitte, sa femme tant aimée, si dynamique, si fine et cultivée, si combattante, si forte dans les bons comme dans les mauvais jours, sache que pour nous, son Jean est présent dans le ciel mais toujours présent parmi nous.

Katherine MABIRE-HENTIC



Réalisée pour le compte de l'Association des Amis de Jean Mabire, cette bibliographie magistrale est un véritable hommage rendu à Jean Mabire par Alain de Benoist. Rehaussée d'une préface de Dominique Venner, cet opuscule doit figurer dans toutes les bibliothèques des Amis de Jean Mabire.

Elle peut être commandée directement auprès de l'association ou en paiement sécurisé sur notre nouveau site : [www.jean-mabire.com](http://www.jean-mabire.com).

9 € l'exemplaire + 3 € de frais de port.



# « Donnez-moi la force, le courage et la foi! » (Prière du Para)

**D**ebout, accrochez ! En position ! Go ! Ce sont en général les simples ordres que tout parachutiste militaire a pu entendre dans sa langue lorsque, pressé dans la carlingue d'un quelconque aéronef, il va enfin connaître l'instant libérateur ou, hors de cette cage, il se retrouve au bout des suspentes de son parachute descendant très vite vers le sol où l'attend l'action.

C'est sans aucun doute les sensations que Jean Mabire a connu au début des années 50, lorsqu'il effectue son peloton d'élève officier de réserve. En fait pour lui, cette expérience du parachutisme sera assez courte et pratiquement limitée à l'école de saut ce qui lui permet d'intégrer le 1<sup>er</sup> bataillon de choc. Souvenirs fugaces mais révélateurs d'un service militaire non ordinaire. Comme le disait **Erwan Bergot**, à ce stade de formation militaire, le monde se divise en deux parties : ceux qui sautent, donc ceux qui savent et les autres, les « culs de plomb ».

Lors d'un stage International dans l'hémisphère Sud un reporter nous demandait quelle était la qualité première pour faire un bon parachutiste. Chacun y alla de sa définition mais le mot de la fin fut donné à un vétéran Américain ayant sauté sur Singapour en 1945 qui lâcha simplement et sans sourire : « *Balls !* » (*Des C.... !*). Unanimement nous avons trouvé cette réponse très réaliste et résumant la question.

Jean Mabire n'a jamais tiré une satisfaction réelle de ce que l'on considère simplement comme une spécialité militaire, mais il est incontestable que quoiqu'il en dise, cela marque un instant de sa vie et influence grandement sa prose guerrière. Dix ouvrages et non des moindres, seront consacrés à cette histoire des parachutistes.

N'en déplaise à ses détracteurs **Les paras du jour** J paru en 1990 dans la collection *Album Troupes de Choc* aux Presses de la Cité est sans doute le meilleur et le plus complet des ouvrages parus sur cette période du débarquement. L'auteur y traite en cent cinquante pages aidé d'une iconographie choisie, de l'ensemble de l'action des troupes aéroportées alliées à partir du 5 juin 44 et les jours suivants. De l'envol du sol britannique, le 5 juin au soir à l'arrivée au sol de France dans la même nuit sur la passerelle de Bénouville prise par les troupes anglaises du major Howard. Dans la région des marais du Cotentin où les très célèbres 82<sup>e</sup> et 101<sup>e</sup> Air bornes des généraux Taylor et Ridgway paieront chèrement le contrôle des sorties de la plage d'Utah Beach.

Il est indéniable que l'auteur est fortement marqué par l'efficacité de ces troupes au moment crucial de l'attaque préliminaire, et de l'importance qu'elles jouèrent afin de déstabiliser l'ennemi à l'instant où il a justement besoin de toute sa concentration. Nous retrouverons naturellement cette mission dans tout type d'opération puisque c'est l'une des fonctions premières des parachutistes. Jean Mabire ne s'étend pas particulièrement sur l'action des bataillons S.A.S français qui furent largués sur la Bretagne dans la nuit du 5 au 6 juin 44 et dans les jours qui suivirent, car cette action a été



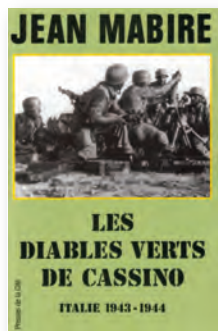
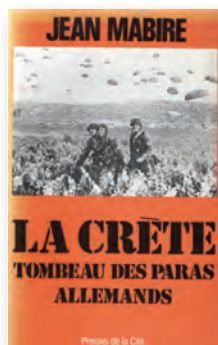
Jean Mabire, aspirant au Bataillon de Choc, en 1951.

complètement traitée dans des centaines d'ouvrages mais en particulier par des anciens comme **Corta et Flamand**, rien à y ajouter, à souligner simplement que nos Français remplirent pendant près de trois mois parfaitement leurs missions au prix d'un tiers de leurs effectifs. Il est donc profondément regrettable que sur le plan purement pédagogique cet ouvrage ne puisse se trouver dans les boutiques bibliographiques des musées normands, ainsi que d'autres biens sûrs !

Le second conflit mondial fut l'un des sujets favoris de notre écrivain, il désire donc parler de l'audace de ces jeunes garçons choisissant de se jeter par la portière d'un avion afin d'être avant les autres au combat. Pour ce faire, il traite en 1981 du sujet vu du côté Allemand avec **Les paras du matin rouge**, nous reviendrons sur ce titre. L'ouvrage est le premier d'une série à recevoir un franc succès auquel Jean Mabire lui-même

ne s'attendait pas, car l'action des parachutistes allemands dans la guerre qui commence en 1940 a été peu traitée jusqu'à cette époque. Ce premier ouvrage très précis sur les offensives aéroportées en Belgique, Hollande, Norvège, Grèce impose une suite. Il est rapidement suivi d'un second volume consacré à : **La Crête tombeaux des paras allemands**. Si les opérations précédentes avaient été une grande satisfaction pour la jeune arme parachutiste, il n'en est pas tout à fait de même avec *Mercur* l'invasion de la Crête que les paras allemands payèrent d'un très lourd tribut au point qu'Hitler pensa les dissoudre. Ce fut toutefois





pour eux leur page de gloire comme Dien Bien Phu l'est pour les français. L'auteur ne pouvait pas s'arrêter là. Vient ensuite trois ouvrages qui complètent l'histoire de cette troupe d'élite : **Les diables verts de Cassino**. Cette troupe qu'Hitler voulait dissoudre, se retrouve en 1943 disséminée sur les différents théâtres d'opérations en particulier au Monte Cassino dans les Abruzzes, sur la route de Rome, où s'élève un magnifique monastère bénédictin que la folie meurtrière des hommes va réduire à néant. Jean Mabire nous rend ici, peut-être plus qu'ailleurs, l'âpreté des combats dans toute leur horreur mais aussi leur grandeur. Vert pour la couleur de l'uniforme, diable parce qu'insaisissables.

Chez Grancher nous retrouverons **Les paras de l'Afrikakorps**. Ils furent peu à être engagés sur le territoire africain en prévision d'une invasion de l'île de Malte qu'ils terminèrent prisonniers en Tunisie ou purent repasser en Italie. Puis, bouclant cette fresque, viendra en 1995, **Les paras de l'enfer Blanc**, car eux aussi eurent droit à ces combats de l'impossible en Russie et connurent leur fin dans la

forteresse de Breslau.

Avec son talent d'écrivain, Jean Mabire a rendu l'ensemble de ces combats tellement vivant qu'il crée à Lui seul un mythe parachutiste qu'aucun autre auteur ne peut lui contester. Il apporte, si nécessaire, la confirmation que ces hommes sont destinés à des opérations bien précises de déstabilisation de l'ennemi. Opérations normalement ponctuelles : Frapper fort là où l'on ne les attend pas. La majorité des engagements importants aéroportés ne furent pas une réussite. Souvenons-nous de la Crête où les Allemands pensaient arriver en libérateur et où l'ennemi fut fortement mésestimé. *Arnhem* opération aéroportée où les alliés, en particulier les Polonais, perdirent énormément des leurs, par manque de renseignements ou, encore une fois, mésestimation de la valeur des troupes adverses.

Jean Mabire ne traite pas que de l'histoire des parachutistes allemands. Il nous laisse quatre autres excellents ouvrages sur les parachutistes des forces Alliées aux Presses de la Cité. Trois sont des récits, le dernier un roman. Avec **La Nuit des paras** nous retrouvons nos Américains des 82<sup>e</sup> et 101<sup>e</sup> Air bornes dans les tous premiers jours du débarquement, mais ce, d'une façon

beaucoup plus détaillée que dans **Les paras du jour J**, c'est un document, qui prouve, s'il en est besoin que cette période ne fut pas une partie de plaisir, même si nos Air bornes pensaient que ce serait facile. **Les bérets Rouge en Normandie** reprend dans le détail les combats des **Diablos Rouges** britanniques dans cette même période et apporte une autre vision de notre écrivain Normand à l'histoire récente de son terroir, c'est encore, pensons nous, l'un des meilleurs témoignages dont justement certains historiens se privent aujourd'hui, à moins qu'hyppocritement ils s'en instruisent sous le manteau.

Mythe ou légende, peu importe Jean Mabire en terminera avec un épisode encore très peu connu, faisant suite à l'ouvrage précédent : **La 6<sup>e</sup> Air borne des Ardennes à la Baltique**. Nous trouvons ici le récit très précis d'une des opérations aéroportées, la mieux réussie de la guerre, celle du parachutage de deux divisions sur les arrières allemands au-delà du Rhin, en mars 1945 pratiquement à la fin de la Guerre.

Toutes ces recherches d'historien débouchèrent en 1987 sur un excellent roman : **Les Paras perdus**. Histoire d'un groupe d'Américains de la 82<sup>e</sup> Air borne confronté à un ennemi inconnu dans la nuit du 5 au 6 juin 44. Roman surprenant, plein de rebondissements, relatant exceptionnellement bien l'atmosphère de cette nuit et de la journée qui suivit, journée tout autant exceptionnelle.

Il a été beaucoup écrit et filmé sur ces unités de parachutistes. Beaucoup ont contribué à créer une forme de mythe tel que **Bigeard** qui les désignait comme : « *félins, souples et manœuvriers* ». C'est vrai qu'ils sont tout cela. Jean Mabire le savait puisqu'il était des leurs. Son travail de reconstitution historique a grandement enrichi l'histoire de cette troupe d'élite. C'est vrai que le parachutiste n'est pas un soldat comme les autres. Il est mieux encadré, mieux préparé, mieux équipé, afin de remplir des missions plus spécifiques. Il existe une internationale parachutiste comme il existe sans doute une internationale alpine ou encore marine, car au-delà des combats militaires et politiques une fraternité rassemble toujours partout ceux qui ont franchi la portière.

« *Rot scheint die Sonne !* », Rouge brille le soleil ! Ce sont les premiers mots du chant des paras allemands. Pour nous, avec Jean Mabire, toujours il brillera !

Bernard LEVEAUX





# Chasseur un jour...

Chasseur toujours ! Ce serait l'une des formules-choc de cette subdivision d'arme. Personnellement je ne l'ai jamais été, et pour tout dire, bien qu'étant de caractère affable, capable de m'entendre même avec les Cavaliers, à une exception (notable) près je n'ai pas réussi à supporter les officiers (de carrière) de l'Arme bleue. Aussi la rédaction de cet article a été une longue quête : celle de celui qui le rédigerait à ma place. Je me suis d'abord adressé à l'« exception », le capitaine d'Alpins qui a fourni l'insigne figurant auprès des décorations de son Ancien le capitaine Mabire, lors d'un triste jour où ses amis se sont serrés les coudes auprès d'une urne octogonale. S'il connaissait par formation les Alpins, il n'en savait pas assez sur leur chantre, argumenta-t-il. Je soufflais alors au Commandant le nom d'un vieux camarade de combat de Maït'Jean, que je savais par ce dernier avoir comme lui « fait l'Algérie » dans un bataillon de Chasseurs. Fausse bonne idée, me dit-il. Paresseux mais persévérant, j'exhumais de mes archives le n° 8 (mai 1988 !) de la revue *Hommes de Guerre* dont notre éponyme était alors directeur littéraire. L'article intitulé « **Mabire : Choc ou Alpin ?** » était signé d'un certain Randa (Philippe). Je croyais tenir l'homme idoine. Il répondit présent. Mais j'attends toujours, et la date-butoir fixée par notre Président approchant, je me dis : « **En position... Go !** ».

Et pour répondre à la question faussement naïve du titre de l'article précité, je peux témoigner que la réponse est : **Alpin d'abord.**

Maït'Jean était très fier de son brevet para, qui figurait dans le sous-verre qui se trouvait dans son bureau et l'a accompagné jusqu'à Eculeville porté par son filleul, mais c'est en tenue d'Alpin qu'il y est photographié (« **Les Chasseurs n'ont pas d'uniforme, mais une tenue** » me rappelait-il). Il m'a d'ailleurs conté avec gourmandise comment il s'était retrouvé parachutiste par quiproquo, à cause de la terminologie équivoque employée dans l'armée française. Mais cette anecdote savoureuse n'est pas le sujet du jour.

Nombreux sont ceux, dont je faisais initialement partie, qui ont cru que Jean Mabire avait d'abord une vocation maritime. Il devait me détromper assez vite tout en avouant ses ascendances montagnardes, étant d'origine cévenole du côté maternel. Il avait même pratiqué l'alpinisme, dans des conditions d'ailleurs dramatiques, puisque son compagnon de cordée y laissa la vie, la sienne n'ayant tenu qu'à un fil. Il s'en explique dans son interview en forme de confession recueillie par de jeunes camarades, et dont la publication a été reportée à des temps meilleurs.

L'éponyme était « sur les rails » au moins depuis



Jean Mabire en Algérie

l'âge de vingt ans, où, « sursitaire » comme on disait alors, « en 1947, il suit les cours de l'école « Sidi Brahimi » et acquiert un brevet prémilitaire d'éclaireur-skieur, obtenu dans la compagnie de montagne du 2<sup>e</sup> BCP à Briançon » <sup>(1)</sup>.

Il effectua néanmoins son service militaire dans les Parachutistes, comme aspirant au 1<sup>e</sup> Choc, mais nous avons dit que ce n'était pas notre sujet <sup>(2)</sup>.

Puis, lorsque après les événements du 13 mai 1958 les autorités voulurent faire croire « que nous voulions gagner la guerre » (et Maït'Jean y a cru « naïvement » comme il l'avoua à Philippe Randa), il se trouva, parmi d'autres, « rappelé » en Algérie avec le grade de lieutenant de réserve. Il ne précisa pas comment il fut affecté au 12<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs Alpins : est-ce seulement dû au destin, alors que ses deux oncles paternels ont été tués dans les rangs de ce corps lors de la « Grande guerre » ? Peut-être parce que l'on ne peut pas dire tout ce que l'on a vécu, c'est sous forme de roman que Jean Mabire traita de cette expérience. Ayant été successivement chef de section de combat, puis du commando de chasse, enfin brièvement commandant de compagnie, il me confia avoir mis un peu de lui dans chacun de ces personnages, bien que son lieutenant chef des « **hors-la-loi** » soit présenté comme Breton <sup>(3)</sup>. Néanmoins il me souvient d'avoir lu dans une recension de l'ouvrage, publiée

<sup>(1)</sup> Ph. Randa, article cité. Nous l'utilisons d'autant plus volontiers qu'il a été forcément soumis à la lecture de l'intéressé qui n'aurait pas manqué d'en corriger les erreurs. A l'attention des « Pékins » (civils) : « Sidi Brahimi » est le combat légendaire des Chasseurs, commémoré chaque 23 septembre ; et BCP signifie « Bataillon de Chasseurs à Pied ».

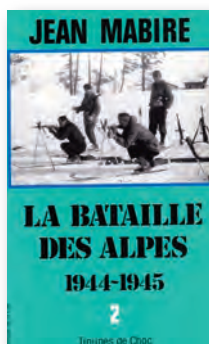
<sup>(2)</sup> Voir article du Commandant Leveaux dans la même publication.

<sup>(3)</sup> *Les hors-la-loi*, publié en 1968, et réédité à plusieurs reprises sous le titre *Commando de chasse*. Maït'Jean, avec son humour coutumier, montrait malicieusement la couverture de la traduction portugaise *Commando de caça*. En dissimulant bien sur la cédille...



Contrairement au héros de son roman historique et à celui du film *L'honneur d'un capitaine*, il revint intact, et tint à conserver ce grade : « **Ils voulaient me nommer commandant, mais tu comprends, la popote des officiers subalternes était le seul endroit où l'on pouvait encore s'amuser...** » (Cité de mémoire).

Jean Mabire resta fidèle à son arme : il archivait soigneusement dans son sous-sol les numéros du *Cor de Chasse* auquel il était abonné, et le calendrier des Chasseurs figurait en bonne place dans son bureau. Il doit s'y trouver encore. De même, il se rendait, autant que faire il pouvait, aux réunions d'anciens, me disant son admiration pour des hommes d'âge vénérable, qui après une soirée de camaraderie se levaient avant l'aube pour grimper sur un piton (presque) comme dans leur jeunesse : ça faisait partie de « l'esprit chasseur »<sup>(4)</sup>. Enfin, lorsqu'il fallut préparer ses funérailles,



dans une revue militaire ou gravitant autour de l'armée, qu'« **un officier français n'a pas le droit d'écrire cela** » : en effet le héros, chef du commando, y tient des propos plus autonomistes que jacobins. Le rédacteur de cette critique ne pouvait imaginer que le capitaine Mabire, plutôt qu'un officier français était un « **officier au service de la France** ». Du moins pas repentant pour un sou : lorsque Jean me parlait de l'accrochage qui lui avait valu la citation de sa croix de la Valeur militaire, il regrettait toujours de n'avoir pas manœuvré différemment, ce qui lui aurait permis de « coxer » l'ensemble de la bande de « Fells ». En tous cas il m'a assuré que l'anecdote du « colonel aux bombons » était authentique...

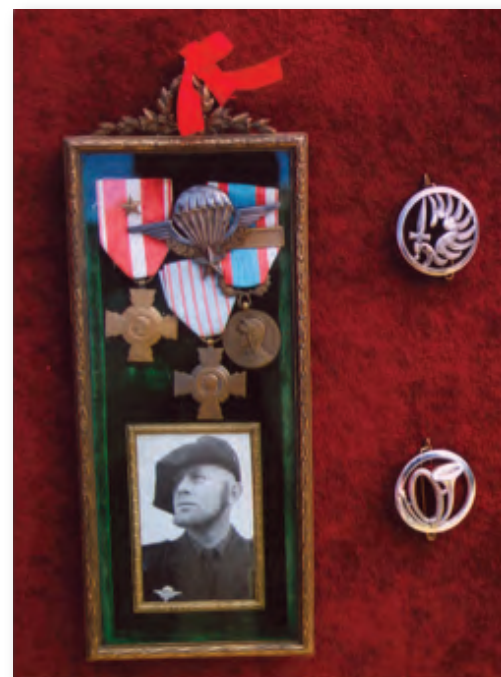
Jean Mabire précisa que s'il ne voulait pas y voir (si j'ose dire) de drapeau tricolore, le fanion bleu/jonquille serait le bienvenu. Malheureusement il n'y en eut pas.

Il serait peut-être temps que je parle des ouvrages que l'éponyme a consacré au sujet. Je dirai plutôt au lecteur qu'il n'a qu'à se reporter à l'excellente bibliographie qu'il n'a pas du manquer d'acquiescer<sup>(5)</sup>.

D'autant plus que moi-même je n'ai ouvert *Les Chasseurs alpins. Des Vosges aux Djebels* qu'après que notre Président m'ait confié cette mission-suicide, et que je n'ai trouvé personne à qui la refiler. Et je n'en ai pas terminé la lecture. D'ailleurs je la fais durer, car ainsi j'ai l'impression qu'il est encore auprès de moi. Saturé dans ma jeunesse de littérature consacrée aux exploits de l'armée française (si bien que je ne comprenais pas pourquoi nous avions perdu plusieurs guerres et nos colonies de surcroît), je m'étais tourné depuis vers le casque à boulons<sup>(6)</sup> ou le bérêt rouge. Mais j'ai compris, dès la lecture des premières pages : si Jean Mabire a présenté l'héroïsme des Paras et des Waffen-SS, dans le cas des Chasseurs on touche à l'épique. Car c'est écrit « avec les tripes ». Il faut lire tout Jean Mabire...

Enfin, si lors du camp d'Europe-Jeunesse de l'été 1975 dans la Montagne Noire, on pouvait le voir pour le départ du raid, devant une camionnette tactique, vêtu d'une tenue camouflée et coiffé d'un bérêt rouge (ou plus exactement : amarante), pour gravir au printemps 1989 le Fagernesfjell qui surplombe Narvik, il arborait la « tarte » des Alpes.

#### Capitaine (H) L-C GAUTIER



<sup>(4)</sup> « **Cet esprit chasseur qui a fait autant de mal à la Résistance qu'à la Milice** » aimait-il à dire, mais je ne me souviens plus si c'était de lui ou une citation. En effet, l'on retrouvait des deux côtés d'anciens cadres des BCA. Outre « L'esprit chasseur » il faut signaler la terminologie propre à l'arme bleue : ainsi on n'y parle pas de « jaune » mais de « jonquille » (c.f. plus bas).

<sup>(5)</sup> Saisi d'un remord en me souvenant que certains titres ne laissent pas forcément deviner qu'il est question d'Alpins dans le livre, je citerai : *La bataille des Alpes* (tome I, 1966 et 2, 1990) et *La Saga de Narvik* (1990). Par ailleurs *Chasseurs alpins. Des Vosges aux Djebels, 1914-1964* a été récompensé par le Prix Raymond Poincaré et le Prix des Ecrivains combattants (en 1984, année de la parution).

<sup>(6)</sup> A la Légion, on ne disait pas un « Allemand » mais un « Boulon ».



# L'Internationale

**L'**Internationale ... C'est le titre volontairement ambigu, sinon légèrement provocateur, d'un hors-série du mensuel *Historia*, publié en 1973. Il a probablement été choisi par Jean Mabire, qui a rédigé une large partie du numéro. Pratiquement, il y est surtout question des formations de volontaires non-allemands des Waffen-, qui firent l'originalité de cette troupe de plus en plus décriée, les décennies passant.

En 1973, tout le monde ignorait encore que l'année précédente, sous le pseudonyme d'Henri Landemer, Jean avait déjà publié *les Waffen * chez Balland, dans la collection « Le Corps d'Élite ». En même temps que *l'Internationale V*, il publiait chez Fayard, sous son nom cette fois, *la Brigade Frankreich (la tragique aventure des  français)*, consacré aux Waffen- étrangers les plus directement concernés sous nos cieux. Sans le

savoir encore, il se trouvait entraîné dans une spirale que d'aucuns qualifieront de nuisible à son image. Il faisait ainsi montre d'un certain courage. Pourtant, autant que je m'en souviens, Jean n'était pas à l'origine du projet. Il fut présenté et par nécessité associé à Pierre Demaret, ce qui n'allait pas durer. En tout cas, ce premier titre d'une longue série fut sans conteste son best-seller.

Allaient suivre, dans la foulée, *la Division Charlemagne (les combats des  français en Poméranie)* en 1974 et *Mourir à Berlin (les  français derniers défenseurs du bunker d'Adolf Hitler)* en 1975. Je me souviens d'autant mieux de la gestation de ces deux derniers qu'elle me permit de faire la connaissance de Jean, le sujet m'intéressant au premier chef, pour des raisons d'abord personnelles. A l'été de 1974, un inoubliable voyage nous amenait dans le Sud de l'Allemagne, où nous pûmes rencontrer et interroger, entre quelques d'autres, le redoutable maquisard que fut l'ex--Obergruppenführer Gottlob Berger, responsable, en tant que chef du -Hauptamt, de l'extension des Waffen- par tous moyens, et l'austère ex--Brigadeführer Gustav Krukenberg, inspecteur puis avant-dernier commandant de la brigade devenue division « Charlemagne ».

Un *Mourir pour Dantzig*



René Fayard, volontaire SS français.  
Dessin de Otto Engelhardt. 1944

publié aux Editions de l'Âncre en 1995, réédité chez Dualpha, allait plus tard compléter la fameuse trilogie. Certes, **Marc Augier**, alias **Saint-Loup**, avait déjà défloré le sujet en 1965 avec ses *Hérétiques*. Mais c'est Jean qui fit connaître à un plus grand public l'aventure de ces Français ayant choisi le camp des vaincus. Impardonnable pour les tenants de « l'historiquement correct » !

A l'époque de leur première publication, ces livres ornaient pourtant les vitrines des libraires comme n'importe quels autres, et la grande presse en faisait volontiers la recension. Ils allaient d'entrée si bien « marcher » que les éditions Fayard encouragèrent Jean à poursuivre dans la même voie. Il tint toutefois à ce que le volume suivant le ramène à sa Normandie, aux terribles combats l'ayant ravagé en 1944. *Les Jeunes Fauves du Führer (la division  Hitlerjugend dans la bataille de Normandie)*, publié en 1976, fut ainsi consacré à la grande unité qui les illustra au premier chef, s'y battit avec l'extrême fougue propre à l'âge des garçons la composant, y fut décimée. Ulérieurement, viendront s'y ajouter, dans le cadre de la même bataille, *les  au poing de fer (la division « Götz von Berlichingen » au combat en Normandie)* en 1984, *Panzers  dans l'enfer normand (« Hohenstaufen » et « Frundsberg » pendant l'été 1944)* en 1986, enfin *les Généraux du diable (la Waffen  en Normandie)* en 1987, cette fois publié chez Jacques Grancher.

La voie était maintenant tracée et Jean apparaissait pour un large public comme l'historien français des Waffen-. N'allait-il pas publier vingt-et-un livres sur





le sujet en une trentaine d'années ? Ses détracteurs, peut-être plus nombreux après sa mort que de son vivant, n'allaient pas manquer de s'en offusquer. En ignorant, bien sûr, qu'il s'efforça d'échapper à ce quasi-carcan en variant les sujets proposés. Cela ne voulait pas dire se renier ! Au vrai, sa curiosité, sa soif d'aborder à de nouveaux rivages était insatiable. A son grand dam, ces livres-là n'allaient pas rencontrer le même succès.

Le qualifier d'historien serait d'ailleurs exagéré, car il ne travaillait pas dans une telle optique, du moins au sens où l'entendent les universitaires. Son œuvre est avant tout littéraire, d'une écriture se voulant accessible à tous, mettant surtout en relief une aventure guerrière. Ainsi, n'a-t-il pas mis l'accent sur la structure complexe des Waffen-SS, de bout en bout un ensemble de formations cloisonnées aux statuts différenciés, terriblement évolutif comme toutes choses en temps de guerre. Afin d'étoffer les effectifs, objectif prioritaire, le principe même du volontariat fut de plus en plus battu en brèche par l'incorporation forcée de *Volksdeutsche* — les Allemands ethniques de nationalité étrangère — et, suite aux accords conclus avec la Wehrmacht, par l'appel de conscrits de nationalité allemande.

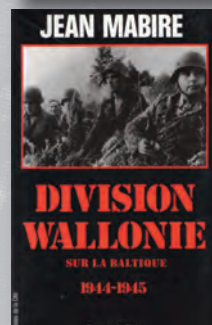
Mais, à la différence d'un Saint-Loup, avant tout romancier, rien de ce que Jean rapporte n'est inventé, même si l'obligatoire mise en scène, les dialogues, quelques vides comblés avec les éléments disponibles peuvent ici ou là le laisser croire. Certes, et c'est inévitable, certains des témoins qu'il a interrogés ont pu « lui raconter des coups », comme il le disait. Il fut également confronté, lui qui ne parlait pas un mot d'allemand, à un problème d'accès à ses sources. Heureusement, le fidèle Frédéric Scuvée, dans son Cotentin, était là pour traduire. Lassé d'avoir à écrire incessamment des mots pour lui compliqués, Jean eut aussi souhaité, faisant montre d'un humour qui n'était pas sa moindre qualité, voir quelque technicien réaliser pour lui une machine à écrire spéciale avec des touches portant les insignes de grades particuliers aux SS ! En appuyant sur une touche ornée d'une étoile d'argent carrée, la machine aurait imprimé automatiquement *Unterscharführer*, trois étoiles, *Untersturmführer*, deux feuilles de chêne, *Oberführer*, etc. Sans doute aurait-il pu réaliser son souhait à l'aide de l'ordinateur, mais nous savons tous quels furent ses rapports, aussi tardifs que timides, avec ce genre de matériel !

On lui reproche surtout d'avoir traité des Waffen-SS avec sérénité, voire une certaine complaisance, de ne pas avoir assez mis en exergue leurs crimes de guerre réels ou supposés, de les avoir banalisés en un mot. C'est oublier qu'il traita des armées du camp adverse avec la même « complaisance », sans s'étendre non plus sur leurs dérapages sanglants. Mais il est bien entendu aujourd'hui, où le manichéisme est de règle en matière d'Histoire, qu'une fois pour toutes, le Bien était d'un côté et le Mal de l'autre. Qu'il est loin le temps — 1953 — où le chancelier Adenauer, soucieux d'apaisement, qualifiait les Waffen-SS de *Soldaten wie andere auch*, des « soldats comme les autres »... Certes, les Waffen-SS restaient une émanation plus ou moins lâche du parti national-socialiste. L'énorme majorité de ses membres allemands n'y étaient pourtant pas encartés, pas plus qu'ils n'étaient de véritables SS, n'ayant pas adhéré à l'*Allgemeine SS* ni reçu un *SS-Nummer*. Fait plus fâcheux, bien que peu connu, les *SS-Totenkopf-Wachsturmbanne* chargés de garder les

camps de concentration, leur étaient administrativement rattachés depuis 1940.

Pour sa part, Jean s'intéressait à d'autres aspects de l'histoire des Waffen-SS. En premier lieu le recrutement de volontaires dits « germaniques ». On le sait, la *SS-Verfügungstruppe*, regroupant les premières formations SS armées, commença, dès l'avant-guerre, à incorporer à titre individuel des jeunes gens de toutes nations considérés comme de sang nordique, fussent-ils, à la différence des *Volksdeutsche*, totalement étrangers à l'Allemagne. En 1940, l'on entreprit d'enrégimenter des Scandinaves, Néerlandais et Flamands mis sur le même pied que les volontaires allemands, encore sévèrement sélectionnés à cette époque. Ce n'était pas alors une nécessité uniquement militaire mais bien une politique délibérée des hautes instances des SS visant, ni plus ni moins, à récupérer le sang nordique du monde entier. Pour le chanfre d'une Normandie si marquée par l'héritage viking qu'était Jean Mabire, partisan de réunir les hommes par ethnies et cultures plus que par nations, cela présentait un caractère assez original. Reste que les choses allaient tourner court, dès 1941, quand furent mises sur pied les « légions » ou « corps francs » germaniques — à recrutement scandinave, néerlandais et flamand cette fois encore — dont les membres ne pouvaient être intégrés aux formations SS allemandes. Officiellement, parce qu'ils avaient été sélectionnés avec moins de soin que leurs prédécesseurs. En dehors de quelques cas ponctuels, la Waffen-SS, se voulut finalement sévèrement compartimentée. Et cela, pas seulement pour des raisons pratiques et juridiques. Elle n'était apparue que pendant une courte période comme plus ou moins l'équivalent d'une Légion étrangère de sang nordique, sinon européen, dans les régiments de laquelle peu ou guère de distinction reposant sur l'origine des légionnaires n'est faite...

Virent ainsi le jour les titres consacrés aux grandes unités partiellement composées de volontaires germaniques, que Jean considérait avec le plus d'intérêt personnel. Chez Fayard d'abord : *la Division Wiking (dans l'enfer blanc : 1941-1943)* en 1980, *la Panzerdivision SS Wiking (la lutte finale : 1943-1945)* en 1981 et *la Division Nordland (les volontaires scandinaves sur le front de l'Est 1941-1945)* en 1982. S'y ajouteront quelques années plus tard, deux livres consacrés aux « Germains de langue française » de Léon Degrelle, édités par les Presses de la Cité dans la collection « Troupes de Choc » : *Légion Wallonie (au front de l'Est 1941-1944)* en 1987 et *Division Wallonie (sur la Baltique 1944-1945)* en 1989.





Les compléta un bel album illustré, *Léon Degrelle et la Légion Wallonie 1941-1945*, publié en 1988 chez Art & Histoire d'Europe, où pour la deuxième fois, Jean me fit l'insigne honneur d'associer mon nom au sien sur une couverture.

On le sait aussi, c'est en 1942, surtout pour gonfler les effectifs et parce que Himmler visait à longue échéance à supplanter la Wehrmacht par tous moyens, que commencèrent d'être mises sur pied ou intégrées des formations **Waffen-SS** de volontaires étrangers de sang non nordique appartenant à la quasi-totalité des nations d'Europe, et même au-delà. Jusqu'à des Bosniaques et des Albanais de religion musulmane, des Turkmènes aux traits mongoloïdes et même des Indiens enturbannés à la peau sombre ! Considérée de l'extérieur, cette démarche ressemblait bien à la constitution embryonnaire d'une armée européenne dotée du même uniforme. Dès 1941, la Wehrmacht en avait elle aussi jeté les bases en levant des formations de volontaires espagnols, français, croates et wallons. Mais dans le camp adverse, des volontaires de plusieurs nations, souvent les mêmes, ne combattaient-ils pas sous l'uniforme britannique ? Il y eut bien dans le même temps deux armées européennes, l'une croisée contre le « bolchevisme asiatique », l'autre liguée contre « l'hydre nazie ».

Toutefois, chacune de ces nouvelles formations des **Waffen-SS** avait, cette fois plus encore, son statut spécifique, ses membres ne pouvant servir que dans le cadre de leurs unités, à l'instar des tirailleurs indigènes dans l'armée française de l'époque. Ces **Waffen-SS**-là, Jean n'eut guère le temps ni la possibilité d'en brosser l'histoire détaillée. Sinon, bien sûr, celle des Français qui, après avoir été provisoirement assimilés à des volontaires germaniques, se virent finalement refuser ce statut sans en être bien conscients.

En revanche, le succès rencontré avec ses précédents volumes l'amena, au vrai sur la demande de ses éditeurs, à se tourner assez tôt vers des formations ou des personnalités des **Waffen-SS** purement allemandes et apparemment plus prestigieuses, sans rapport étroit avec la bataille de Normandie cette fois, et dans une optique où leur caractère de chefs ou de troupes d'élite devait primer. Car il est incontestable que les premières grandes unités des **Waffen-SS**, une fois aguerries et même si elles bénéficiaient parfois d'un traitement privilégié, furent de magnifiques instruments, justement redoutés de leurs adversaires.

Dès 1978 paraissait ainsi aux Presses de la Cité, dans la collection « Troupes de Choc » encore, *les Panzers de la Garde noire*, consacré à la célèbre « Leibstandarte **SS** Adolf Hitler », suivi par quatre ouvrages publiés chez Jacques Grancher : *les SS en France (Mai-juin 1940)* en 1988 — réédité en 2005 sous le titre *la Waffen SS dans la bataille de France* —, *Skorzeny (« l'homme le plus dangereux d'Europe »)* en 1990, *Panzers Marsch ! (Sepp Dietrich, le dernier lansquenet)* en 1991 et *la Division « Tête de Mort » (sur le front de l'Est 1941-1945)* en 1994. Suite à la défection de Fayard dont la nouvelle direction répugnait à éditer



des ouvrages traitant de tels sujets, puis, pour des raisons voisines, de celle des Presses de la Cité absorbées dans un plus vaste groupe, Jacques Grancher, plus indépendant d'esprit, avait finalement pris le relais. De surcroît, entre 1995 et 2001, il allait remettre sur le marché dix des douze titres consacrés par Jean aux soldats maudits que les deux éditeurs susnommés avaient déjà publiés. Nombre d'entre eux existaient déjà en livres de poche. D'autres avaient été traduits en allemand, en espagnol... A cette époque, toutefois, les résultats des ventes n'étaient plus ceux des années soixante-dix.

La boucle ne fut bouclée qu'en 2001 avec la publication par l'éditeur lyonnais Irminsul d'un gros et luxueux album abondamment illustré, tiré à 500 exemplaires numérotés et intitulé *la Waffen-SS*. Le texte en était pour l'essentiel celui du livre de 1972 signé Landemer. La réalisation en fut difficile, exténuante, Jean commençant de subir les effets des maux qui allaient l'emporter six ans plus tard. Ce fut, à divers titres, son ultime défi.

Eric LEFEVRE





# Mercenaire!

Je suis né à Elisabethville au Congo belge le 24 décembre 1954 au solstice d'été pour l'hémisphère austral. Mes deux grands-mères étant des françaises ayant épousé des belges, j'estime donc être franco-belge.

Je n'ai hélas pas connu mon père, Roger Debay mort dans ma première année. Ce jeune entrepreneur avait monté une société vendant des engins aux sociétés minières dans un Congo en plein développement. Ma mère, Martine, faisait quelque fois mille kilomètres de piste, seul avec un chauffeur noir pour livrer des pièces de rechange à une mine isolée. Elle me donna sans doute ce goût de l'aventure. Six ans après la mort de mon père, elle épousa Maurice Urbain, un des grands patrons de l'U.M.H.K. (Union Minière du Haut Katanga) grande société exploitant le cuivre, le cobalt et l'uranium, paternaliste certes, mais qui n'avait rien d'esclavagiste. Le système social pour les mineurs noirs était bien plus développé à l'époque qu'en Europe. Ma petite enfance fut heureuse et comme les gosses décrits dans les romans de Kipling, je jouais avec mes petits copains noirs dans un jardin rempli de fleurs tropicales. Le fait que je ne suis pas raciste provient sans doute de cette époque bénie.

Vint l'indépendance en 1960 qui vit s'écrouler le jardin d'Eden que j'avais connu. Alors que le reste du Congo sombre dans l'anarchie, Moïse Tschombe déclara la sécession du Katanga... symbiose entre un nouvel état libre et l'ancienne puissance coloniale. Ici on ne massacrait pas mais on oeuvrait vers un futur commun. Cette troisième voie qui aurait pu servir d'exemple à toute l'Afrique ne pouvait plaire ni aux soviétiques, ni aux américains et la petite Belgique n'avait pas les moyens de supporter ce Katanga qui tint tête au monde pendant trois ans. L'ONU fut chargée de réprimer par la force la sécession et, tout petit, c'est ainsi que je connus mon baptême du feu.

Avant d'être écrasé sous le nombre et la pression mondialiste, mercenaires et gendarmes Katangais taillèrent des croupières aux onusiens et je fus témoin de ces combats. Ma fibre militaire provient sans doute de cette époque où j'admirais mes amis « gendarmes katangais » qui n'hésitaient pas à prendre position dans le jardin pour tirer sur les blindés suédois, appelé « bainoire »<sup>(1)</sup>.

Mon beau père devant travailler six mois au Congo et six mois en Belgique, ma scolarité ne pouvait en être qu'affectée. La mort dans l'âme, ma mère accepta de me mettre en pension à Duinbergen sur la côte belge. Ce fut, à sept ans, la première grande épreuve de ma vie. Le petit pensionnat Saint Joseph était tenu par des « bonnes sœurs » flamandes rétrogrades et fanatiques. Durant l'hiver 62/63, la Mer du Nord gela et tous les jours il fallait, à six heures du matin, faire deux kilomètres pour se rendre à la messe dans la grande église de brique rouge. Cela m'endurcit mais expliqua que tout en respectant la religion je n'ai jamais eut cette foi qui règle la vie de certains



officiers français. Heureusement qu'il y avait les grandes vacances au Katanga qui était à Yves Debay ce qu'était le Garlaban à Marcel Pagnol.

Mes parents étant revenus d'Afrique, on me changea de pension et ce fut un collège huppé non loin du champ de bataille de Waterloo. Je préférerais bien sûr ce lieu héroïque aux salles de classe du Collège Cardinal Mercier et ma passion pour l'Empereur vient sans doute de la boutique au pied du « lion » où j'ai acheté mes premiers « grognards de plomb ».

De temps en temps, on allait visiter la famille maternelle française, à Dombasle en Argonne à quelques kilomètres de Verdun. C'est à Douaumont, sur la côte 304 et aux Eparges que j'ai pris conscience de mes racines. Le second mari de ma grand-mère, le « papy » ancien poilu était un homme fantastique, bérêt, baguette qui me fit aimer la France. Et puis il y avait l'oncle Lucien, légion d'honneur qui à 80 ans avait toujours dans ses tripes des éclats d'obus allemands. Pourtant, à l'adolescence, l'Allemagne me fascina. Je devrai tous les livres sur la *Wehrmacht* et la *Waffen* ~~SS~~<sup>(2)</sup>. Quand on a dix-sept ans on est soit communiste, soit « facho ». Nous étions en plein « après 68 » et tous mes profs étaient des gauchos. On nous obligeait à célébrer une minute de silence pour Salvador Allende et ma prof d'histoire faisait l'apologie des Khmers Rouges. Le bourrage de crâne médiatique et la triste déviation de l'éducation publique « à gauche toute » date de cette époque mais je ne me pliai pas.

Même si en Belgique, les profs n'étaient pas des « hussards noirs » de la République, ils devinrent comme en France, non des enseignants mais des militants des soi-disant Droits de l'Homme et s'enfoncèrent dans un gouffre idéologique dont ils ne sont toujours pas sortis.

Aussi, j'ai choisi « le côté obscur de la force » et

<sup>(1)</sup> Je lirai un peu plus tard, l'ensemble des ouvrages consacrés aux mercenaires de l'époque, en particulier le « Bataillon Léopard » relatant l'histoire de Colonel belge Jean Schramme, ouvrage rédigé par Jean Mabire.

<sup>(2)</sup> L'un des premiers étant celui écrit par un certain Henri Landemer !



préfèrais être noir que rouge. Pour moi, à cette époque, l'idole n'était pas le Che mais le soldat allemand qui en 1945 en Poméranie ou en Silésie avait retardé les hordes bolcheviques dans leur avance sur l'Europe. Pour me donner raison, la ligne de front de 1945 correspondait au sinistre « rideau de fer » qui était une réalité. Mes petits copains de classe, tenus par le bout du nez par les profs, manifestaient contre Franco alors qu'ils passaient des vacances bien bourgeoise sur la Costa del Sol avec leurs parents et oubliant qu'à 400 kilomètres de Bruxelles, 20 000 chars du Pacte de Varsovie étaient prêts. C'est donc dans ces années d'adolescence que se bâtit ma conscience politique.

C'est à cette époque que je perdis mon beau père, grand bourgeois et force de travail qui m'apprit à apprécier les plaisirs de la table, à connaître les grands vins et le terroir de notre douce France.

Physiquement faible durant mon enfance, je me développais grâce au scoutisme et devins un garçon costaud et bagarreur. Le pavé mouillé de Bruxelles et les nombreux bars autour de la Bourse contribuèrent également beaucoup à mon « développement ». C'est plus dans la bagarre et autour d'une chope de bière que dans les amphithéâtres qu'on développe les relations humaines. Maintenant vous comprenez que je vénère plus Bacchus que le jeune homme barbu du Vatican même s'il a changé l'eau en vin à Cana...

Tout a fait nul au collège, j'étais plutôt autodidacte. Mon premier coup « commando » fut d'aller une nuit faucher les questions d'examen avec deux complices. Mathématiques, physiques et aversions de mes profs pour le « vilain canard noir » me barrèrent le chemin d'une quelconque université. De toute façon, je n'étais qu'un cancre attardé et les études me révélaient. Je voulais devenir soldat afin de combattre par les armes ces foutus communistes. Nous étions en 1975, les américains venaient de quitter le Vietnam, la queue entre les pattes. Les « chers » Khmers Rouges auréolés par mes profs commençaient leur œuvre de mort au Cambodge et à Lisbonne, les Rouges avec la révolution des œilletons s'ouvraient la porte de l'Afrique. Je fis un réel effort pour être accueilli aux classes préparatoires de l'Ecole Royale Militaire, le Saint-Cyr belge. Je terminais deuxième au concours d'entrée mais très vite je déchantais... beaucoup plus de Maths, de Physiques, etc. que d'instruction militaire. Je me rappelai les pa-

roles de Patton à West Point : « *Ce n'est pas en résolvant une équation qu'on prend une tranchée* ».

Cinq mois plus tard, en janvier 1976, sous une épaisse averse de neige, je gravissais la pente qui menait à la vieille caserne de la Wehrmacht à Arnsberg dans le Sauerland. Pour la première fois de ma vie, je me sentais libre. J'avais 21 ans et j'étais un soldat. Mon régiment, le 4<sup>e</sup> Chasseurs à Cheval était un des meilleurs de l'armée belge. Unité de reconnaissance basée à une demi heure de route du rideau de fer, il était chargé - avec ses CVRT, AMX-13 VTT, et chars M41-Walker Bulldog - d'éclairer le 1<sup>er</sup> Corps d'Armée Belge. A l'époque une force conséquente de quatre divisions chargées de protéger Kassel et Cologne. En face de nous, la 3<sup>e</sup> Armée de choc soviétique. La bagarre aurait été rude et en cas de guerre on nous donnait simplement une heure à vivre...

Après des classes plutôt dures, je fus muté au peloton voltigeur dirigé par le lieutenant Bélen, un paquet de dynamite anticonformiste capable de faire une danse de sioux lorsqu'il apprenait que le char T-62 n'était pas capable de tirer en châssis masqué. Je passais huit mois fantastiques comme simple soldat à Arnsberg. Ce fut ensuite, une année en école d'arme pour devenir sous-officier. Je devins chef de char Léopard 1 et étais destiné à servir au 3<sup>e</sup> Lanciers mais je réussis à revenir à Arnsberg comme jeune sergent. Pourtant assez vite la routine me pesait. Mon idéalisme me fit à nouveau me transformer en « mouton noir ». Il y avait des sous-officiers plus âgés affiliés à des syndicats et qui me reprochaient de trop tirer sur la corde lors des séances d'entraînement. Pourtant les « popov » étaient tout proche. Au quartier, la routine militaire m'ennuyait. J'étais plus qu'un très mauvais sous-officier de semaine alors que sur le terrain je possédais un excellent sens tactique.

Et puis, il y avait l'actualité. La 3<sup>e</sup> Armée de choc soviétique était toujours là avec en second échelon, la moitié du Pacte de Varsovie mais ce front était figé. C'est dans mon Afrique natale qu'on se battait. Ethiopie, Tanzanie, Mozambique, Madagascar, Angola, Zambie et une bonne moitié de l'Afrique française étaient tombés dans l'orbite de Moscou. Un pays résistait, la Rhodésie de Ian Smith, mise au ban de l'humanité après s'être déclarée unilatéralement indépendante. En 1960, lors des émeutes de l'indépendance, je me rappelais que les rhodésiens avaient bien ac-





cueillis les réfugiés du Congo Belge... alors pourquoi ne pas aller leur donner un coup de main ? Et puis, il y avait le prestige de cette petite armée rhodésienne, considérée comme la meilleure force antiguérilla du monde. Au fil des mois, la verte Allemagne me semblait de plus en plus fade et l'appel du « bush » se fit de plus en plus pressant.

En septembre 1978, au début de la saison des pluies, je m'engageais dans l'armée rhodésienne. Je perdais mon grade de sergent pour n'être qu'un candidat *troopie* au *Rhodesian Light Infantry*. Le « basic training » basé sur l'entraînement des commandos anglais était terrible et je gagnais mon béret vert après deux mois d'enfer. Le problème est qu'en tant que spécialiste blindé on me muta au *Rhodesian Armoured Car Regiment*. Au début, je fis quelques bêtises volontaires, y compris de prendre à contre sens *Jameson Avenue* avec une *AML-Eland* pour retourner au *RLI* et participer au combat de la *Fire Force* mais le major Winkler, un Ranger américain qui avait fait le Viêtnam, me tint ce genre de langage assez direct : « Tu continues tes conneries et tu vas à la prison militaire de Bulawayo ou tu m'écoutes ? Je sais que tu veux te battre ! On ne peut pas te renvoyer au *RLI* mais on va créer ici le *Support Troop*, un truc un peu comme les *LRRP* (*Long Range Reconnaissance Patrol*) au Viêtnam ». Et c'est ainsi que je fis la guerre du « bush » non dans un blindé mais portant néanmoins le superbe béret noir frappé de l'antilope sable.

A la base, le *Support Troop* comptait seize soldats noirs dont les *Full Corporal* N'dlovu et N'ghozo, les *Lance Corporal* Debay et Davies, un jeune rhodésien d'origine galloise, le tout étant commandé par le Lieutenant Sumpter, un américain. Notre « commando de chasse » s'étoffa et fut plus tard rejoint par d'autres soldats noirs, quelques appelés rhodésiens blancs et surtout le sergent Ted Bland, un texan de la *1<sup>st</sup> CAV* au Viêtnam et deux ex légionnaires britanniques Jerry O'Brian et Marc Sullivan. On forma une petite troupe homogène, motivée, cultivant l'auto discipline et efficacité.

Pour moi, 1979 fut une des années les plus intenses de ma vie : je défendais une cause, je combattais dans un pays superbe avec l'appui de la population et j'avais une extraordinaire petite amie. En « perm », on allait en amoureux dans les montagnes de l'Est. Je lui avais trouvé un *UZI* à l'armurerie régimentaire et moi je conduisais avec le *FAL* bloqué dans le rétroviseur... Il y avait une grenade prête sur le tableau de bord... c'était ça la Rhodésie.

De janvier à septembre 1979, le *Support Troop* fut en permanence engagé dans le « bush » principalement dans la zone de l'opération *Hurricane et Trasher* au Nord-Est de la Rhodésie. Nous affrontions essentiellement les guérilleros de la *ZANLA* de Robert Mugabe et moins souvent les *Matabélés* de *ZIRPA* de Josuah N'komo. Pour nous c'était simplement des « *Terrs* » (*terrorist*) des « *Gooks* » ou des « *Charlie Tango* » (*Communist Terrorists*).

Il est difficile de raconter en quelques lignes ces neuf mois de combat. Ce fut simplement intense et spécialement en juillet-août 1979 où le *Support Troop* contribua à détruire deux grosses bandes dirigées par des chefs *ZANLA* portant le nom de « *Dusty Bazooka* » ou « *Green Beans* ». Un jour on s'est retrouvé à 20 face à 60 « *Terrs* » manoeuvrant au fusil. Une autre fois isolé dans un contact, j'ai attaqué seul et me suis retrouvé face à une dizaine de « *Charlie Tango* ». Parmi eux, j'ai cru distinguer un blanc. Un fusil mitrailleur russe a couvert sa fuite et j'ai bouffé la poussière de ses impacts à quelques centimètres de ma tête. Une grosse racine m'a protégé.

En juillet, le *Support Troop* a neutralisé avec « extrême préjudice » 90 terroristes. Nous avons perdus deux hommes dont mon meilleur copain noir, le *trooper* Ziambi... mort dans mes bras.

En septembre, je fais connaissance avec la guerre conventionnelle, lorsque l'armée rhodésienne lance l'opération « *Miracle* » au Mozambique. Nous avons attaqué une grosse colline nommée « *Monte Cassino* » ! Et défendue par des 14,5 mm KPV, des canons tri-tubes yougoslaves de 20 mm et des mortiers de 82 mm. Ce fut une sacrée bagarre. La première nuit je l'ai passée sur un arbre tombé en travers d'une tranchée avec deux sympathiques macchabées dont un éventré... A chaque fois que les mitrailleuses lourdes ou les mortiers de « *Monte Cassino* » nous arrosaient, je plongeais dans la tranchée et me retrouvais avec les tripes de l'autre. Le dernier jour, alors que tout le monde décrochait, j'ai failli me retrouver, avec deux *AML* et mon *Unimog 12*, sept face à douze *T-34/85* et douze *BTR-152* mozambicains. Le brouillard et un judicieux tir d'artillerie nous sauvèrent !

Et puis, ce fut la fin !

On n'a jamais perdu un combat mais comme en Algérie, la « solution » fut politique. Mugabe fut mis au pouvoir, non par Moscou, mais par Londres et Washington. Le reste est connu : 30 ans et le Zimbabwe est au bord de la banqueroute et la famine règne...

Une image choc marqua les derniers jours de la Rhodésie. Au carrefour de l'université, le 3<sup>e</sup> *CODO* du *Rhodesian Light Infantry* avait pris position de chaque côté. Deux canons 25 *Pounder* étaient braqués sur Harare pour prévenir tout désordre. Les commandos étaient là espacé tout les cinq mètres, jambes écartées, faces burinées, *FAL* pointés vers le ciel dans un silence absolu. Et puis un gamin est arrivé, seize ans, blond, beau comme un dieu. Il s'est mis à jouer de la cornemuse. Il a joué deux heures...

Il a joué le glas de la Rhodésie

Ce jour-là, j'ai décidé que plus jamais je ne perdrai une guerre !

Yves DEBAY  
Directeur de la Revue « ASSAUT »





# La plume et le sabre

En 1971, les éditions Balland inaugurent avec un gros livre orange de 389 pages une collection « **Corps d'élite** » dont les titres s'annoncent prometteurs. Un pied de nez littéraire aussi bien qu'idéologique, à une époque où l'on aurait plutôt tendance à brandir le petit livre rouge de Mao dans les cortèges étudiants. Pour sûr, le programme des publications à venir chez Balland est comme qui dirait « droitier » : *Les Paras* (« C'est pas exprès qu' j'étais fasciste, / Parachutiste. » chantera bientôt un guitariste barbu), *La Légion*, *La Hagadah*, *La Waffen SS*, mais aussi, dans le désordre : *Les Cosaques*, *Les Commandos*, *Les Marines*, *Les Chevaliers teutoniques*, *L'Afrikakorps*. Des noms familiers reviennent : Bergot, Mabire, d'Orcival, Flament. Pas de Gilles Perrault en vue. Avec le recul, on mesure mieux l'ambition de l'éditeur : réunir sur un seul et même pan de bibliothèque, qu'elle soit d'un activiste ou d'un fana-mili, tout ce que l'histoire compte de traîneurs de sabre et de soldats politiques, à des fins qu'un Roger Trinquier, par exemple, n'aurait pas désavouées. Ces derniers propos n'engageant que le lecteur de *La guerre moderne* que je suis.

Or donc, c'est au livre *Les Samouraï* de Jean Mabire et Yves Bréhéret que revient l'honneur d'ouvrir la marche. Il se vendra. En 1974, une version de poche est déjà disponible dans le commerce, parée d'une couverture *olive drab* autrement réussie. On peut y lire cette accroche en dessous du titre : « **Ils ont hérité du plus précieux des savoir-vivre : le savoir-mourir.** » L'illustrateur a délaissé la représentation classique du chevalier japonais pour lui préférer la photo d'un soldat équipé moderne. Sous-entendu que les samouraïs sont parmi nous ? Mais revenons à l'édition de 1971. Dès la jaquette, le lecteur est prévenu de ce qui l'attend. C'est du lourd. On est là pour édifier, pas pour se distraire : « **Le corps d'élite vit en marge du commun.** (...) **Le corps d'élite n'a pas de patrie. Il se suffit à lui-même.** (...) **Le soldat du corps d'élite ne dépouille jamais tout à fait l'uniforme. C'est un initié. Il a subi les épreuves qui font de lui un autre homme. Il a découvert le secret de l'Ordre. Il est le dépositaire du Graal, un Graal masculin.** (...) **Le corps d'élite porte au front la marque de la mort.** (...) **Parce que leur destin est serment tragique il fascine d'autant plus l'imagination de nos sociétés où, paisiblement suinte l'ennui.** » Fermez les guillemets. Comment s'étonner ensuite que le critique du très gauchiste *Magazine littéraire* d'alors (l'est-il resté ? Je ne le lis plus) soit tombé à bras raccourcis sur le livre de Mabire et Bréhéret !

Le premier chapitre des *Samouraï* justifierait presque à lui seul son achat. Tout l'art narratif de Jean Mabire s'y trouve concentré, comme ramassé. On y assiste minute par minute, avec un luxe de détails, au suicide rituel par éviscération (*seppuku*) de l'écrivain de renommée mondiale Mishima, survenu le 25 novembre 1970, et je soupçonne le directeur de collection d'avoir saisi là une opportunité. Le lecteur n'est certes pas obligé de suivre les auteurs lorsqu'ils écrivent, à propos des quatre tomes de *La mer de la fertilité*, dont Mishima a terminé la rédaction le matin de sa mort, qu'il s'agit de « **son plus long et son plus grand**



roman ». Je doute même qu'en 1966, MM Mabire et Bréhéret aient été des quelques privilégiés à qui son film *Yūkoku* (*Patriotisme*) fut projeté en séance privée – vingt-sept minutes trente « **d'amour et de mort** », au cours desquelles Mishima acteur et réalisateur met en scène son futur suicide pour le moins crûment, sur fond de musique wagnérienne. On dit que, pendant la projection, une dizaine de personnes durent quitter la salle, prises de vomissements... Cette première scène des *Samouraï*, d'un « réalisme sauvage », toujours pour paraphraser le *Magazine littéraire*, est peut-être aussi la plus aboutie du livre : « **Il sort le sabre de son fourreau, très lentement, et l'acier bleu scintille d'un éclat lourd, puis il entoure cette lame d'un bandeau blanc qui laisse libre à la pointe cinq pouces d'acier nu. Il repose le sabre ainsi enveloppé devant lui. Il se soulève sur les genoux, s'accroupit les jambes croisées et défait les agrafes de son col d'uniforme.** »

Comme Jean Cau ouvrira *Les écuries de l'Occident*, *Traité de morale* en 1973 sur sa description fascinée du suicide de l'écrivain, l'incrédulité, l'effroi général alors suscités par ce geste cèdent la place, sous la plume de Mabire et Bréhéret, à l'admiration devant tant de détermination. « **Sa tête s'affaisse, ses épaules se soulèvent, ses yeux s'entrouvrent, un mince filet de salive s'échappe de sa bouche. Il y a du sang partout, il y baigne, écrasé et sans forces, une main sur le sol. Une odeur âcre emplit la pièce. Son visage n'est plus un visage de vivant. Ses yeux sont enfoncés ; ses lèvres ont la couleur de la boue séchée. Seule bouge la main droite, qui s'élève en tremblant comme une main de marionnette, serrant laborieusement le sabre dégouttant de graisse et de sang. Morita lève alors son sabre sur son épaule droite et, dans un froissement d'air vif, il fait voler la tête de Mishima Yukio.** »



Écrivain comblé, plusieurs fois pressenti pour le prix Nobel de littérature, par ailleurs artiste mondain adoré des médias occidentaux, Mishima aimait aussi à prendre la pose revêtu de l'armure des samouraïs d'antan. Vers la fin de sa vie on le voyait, lui et sa petite armée privée financée par ses droits d'auteur, défiler en ville sous les lazzi des étudiants contestataires. Il tenait aux micros des journalistes étrangers des discours où l'esprit du *bushidô*, la voie des anciens guerriers, était exalté.

– **Kami no kuni! Le Japon est le pays des dieux!**

Ce code du *bushi*, qui avait donné l'élan victorieux à l'infanterie japonaise en Chine et en Corée et guidé au-dessus du Pacifique les pilotes *kamikaze* au moment de piquer sur leurs cibles, on doit au docteur Nitobe Inazô de l'avoir le premier traduit et commenté en anglais, sous le titre *Bushidô, the Soul of Japan* (*Bushidô, l'Âme du Japon*). « **Grattez le Japonais afin de lui ôter la couche superficielle d'idées modernes, écrit-il en 1899, et vous trouverez le samouraï.** » Le *bushidô* pour tous, tel était le mot d'ordre du Japon impérial. Un sujet en or pour une collection dédiée à la caste militaire, même orientée plus XXe siècle, et je ne résiste pas à l'envie de reproduire ici un autre extrait des *Samouraï*: « **Tout Japonais est animé du souffle des dieux. Par cela même, il peut, si sa conscience le lui ordonne, se mettre au-dessus de la règle d'ordre – paroles d'hommes... Mais alors, il doit être prêt à sacrifier sa vie comme gage de sa sincérité.** » Ce à quoi, après avoir lu ce passage, le chroniqueur du Magazine littéraire rétorque par ces deux mots simples (simplistes?): Hiroshima, Nagasaki.

Les mois qui suivent sa parution, le livre de Ma-



bire et Bréhéret va encore bénéficier d'un coup de pouce inattendu, lorsque le public découvre au journal télévisé l'histoire stupéfiante de ce soldat japonais oublié sur l'île de Guam en 1944. Il aurait continué de s'y cacher, si des chasseurs ne l'avaient pas capturé. L'homme dit s'appeler Shoichi Yokoi, il est né à Nagoya en 1915, il n'a sur lui qu'un short en lambeaux et son fusil rouillé. Son seul bien est ce drapeau japonais porte-bonheur qu'on lui a offert à son départ en 1941. Pour son retour au pays, il demande à pouvoir remettre en personne son arme à l'empereur. Le plus incroyablement, pourtant, n'est pas là, car ce

soldat perdu n'est pas le dernier! Un autre, le lieutenant Hiroo Onoda, est récupéré non sans mal dans la jungle des Philippines en 1974. À lui aussi, il faudra expliquer que la guerre est finie. Qu'elle nous paraît irrationnelle, cette fidélité poussée jusqu'à l'oubli de soi à un empereur silencieux et invisible, claquemuré dans son palais, qui fit de ces loyaux sujets des samouraïs en guenilles et des Robinson Crusoe.

Samouraïs, janissaires, grenadiers de la garde, tout le paradoxe inhérent aux corps d'élite réside ici, dans ce besoin qu'ont parfois nos sociétés de recourir à des hommes tournés vers la mort pour restaurer la paix, et donc la vie.

Et non, Monsieur le journaliste du *Magazine littéraire*, eût-il eu connaissance de cette pratique, Napoléon sur son rocher n'aurait jamais commis le fatal *seppuku*!

Laurent Schang,  
rédacteur en chef  
de *La Voie Stratégique* magazine





## Actualités de l'association

L'A.A.J.M. tenait son traditionnel stand lors de la XVe Table Ronde de l'association **Terre & Peuple** le dimanche 24 octobre 2010 au domaine de Villepreux en Yvelines. Preuve de notre vitalité, le stand fut tenu par de jeunes adhérentes et adhérents de l'A.A.J.M. venus épauler l'équipe habituelle du Bureau compo-

sée du Président Leveaux, de Sébastien, Benoît et Fabrice.

**L'Association tient d'ailleurs à remercier vivement les organisateurs de cet événement pour leur gentillesse, leur dévouement et leur accueil toujours chaleureux, nous pensons notamment à messieurs Vial et**

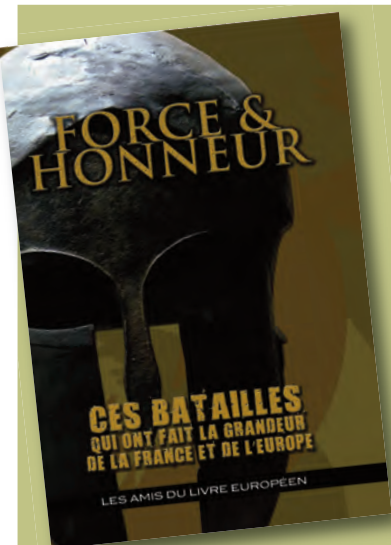


Stand de l'A.A.J.M. à la 6<sup>e</sup> édition de « Lire sous les pommiers » aux écuries de Blosserville à Pennedue près d'Honfleur en Normandie.

Les jeunes représentants de l'A.A.J.M., sous la houlette de Benoît, ont tenu le stand de notre association le dimanche 3 octobre dernier à l'occasion de la journée « **Lire sous les pommiers** » organisée par **Anne Brassié**. Pour la 6<sup>e</sup> fois, des auteurs de Normandie ou d'ailleurs se sont retrouvés pour dédicacer leurs livres

et rencontrer les lecteurs. Jean Mabire avait participé aux premières éditions de cette manifestation culturelle ; par la présence de l'Association nous entretenons sa mémoire en diffusant son œuvre et en faisant mieux connaître notre action.

Nous remercions chaleureusement Anne Brassié pour son engagement dans la défense et la promotion des auteurs enracinés, sa gentillesse et sa fidélité à la mémoire de notre ami.



## Force & Honneur

**Honneur, Courage, Héroïsme, Patriotisme, Camaraderie, Fidélité**  
par **les Amis du Livre Européen**

Ce livre de 352 pages, édité dans un format A4 et illustré par le dessinateur de bandes dessinées Dimitri, alias Guy Sajer l'auteur du *Soldat Oublié*, retrace l'histoire de la France et de l'Europe au travers de trente batailles symboliques et représentatives de la geste européenne.

Trente contributeurs issus d'horizons différents, jeunes et moins jeunes, connus et moins connus vous feront donc vivre au travers de ce livre plus de 2000 ans d'histoire européenne !

Vous découvrirez également les interviews de sept Hommes de Guerre qui ont participé aux conflits des 60 dernières années. Bonne lecture !

à découvrir sur [www.les-amis-du-livre-europeen.eu](http://www.les-amis-du-livre-europeen.eu)

45 € + 5 € de frais de port - Les Amis du Livre Européen. 1 Place Paul Verlaine. 92100 Boulogne-Bilancourt



# Une Journée en Flandre...

## "Normandie et Flandre dans l'Europe d'aujourd'hui"

Voilà une affiche qui aurait plu à Jean Mabire, lui qui prenait part à de tels débats à la demande des groupes régionalistes dans les années 70 et 80.

Les 20 et 21 novembre, l'AAJM organisait en Flandre française deux jours de rencontre sur ce thème – en collaboration avec une association amie: "Terre et Peuple" et rassemblait soixante participants.

Cassel est une bourgade modeste, mais un haut lieu de la campagne flamande, dominant de ses 175 m la plaine environnante, haut lieu culturel aussi par son architecture, ses estaminets, son moulin, et son "Musée des Flandres" d'une grande richesse, nous proposant ce jour là une exposition sur l'école flamande du XVIe et XVIIe siècles. C'est à Cassel que se sont rassemblés les amis de Jean Mabire, certains dès la matinée pour déjeuner, les autres en début d'après-midi pour la visite du Musée et une promenade commentée de la cité. La suite du programme se déroulait à Godewaersvelde, au pied du Mont des Cats, pour un repas flamand animé par quatre intervenants, dans un lieu mythique: Le Het Blauwershof.

**Emmanuel Mauger** a traité de la Normandie, de sa réunification attendue mais toujours repoussée, et de sa place en Eu-

rope. **Robert Steuckers** a traité de l'avenir politique de la Flandre (et de la Belgique par conséquent), de la fédéralisation fort incomprise des français jacobins, et de la recherche laborieuse d'un modèle de société, magnifique exposé, nous permettant de mieux percevoir la situation de la Belgique aujourd'hui. **Régis De Mol** a brossé un tableau des mouvements de population dans l'Europe du Nord-Ouest depuis l'époque romaine, et détaillé en particulier ceux que l'on peut ap-

peler les *peuples fondateurs de la Flandre actuelle*, « commentant l'annexe de son remarquable Guide des prénoms des Pays-Bas français ». Enfin, **Georges De Verrewaere**, à travers de nombreux exemples, a montré comment les médias de langue française donnaient une image caricaturale et toujours négative de la Flandre, sur fond de mépris linguistique et de complexe de supériorité culturelle. La soirée s'est terminée bien tard.

Pour ceux qui se sont levés tôt, le dimanche matin était consacré à la randonnée, sur les remparts de Bergues pour certains, autour du Mont des Cats pour d'autres.

Ces journées ont été l'occasion pour beaucoup de participants de découvrir l'association, pour beaucoup aussi l'occasion de se retrouver après des années d'éloignement. Une belle réussite pour les Amis de Jean Mabire.



Alain WALENNE





# Annnonce AG 2011

Notre bulletin n'étant que trimestriel, nous vous informons d'ores et déjà de la tenue de notre prochaine Assemblée Générale qui se tiendra normalement le **samedi 26 mars 2011** à Falaise ou dans ses environs afin de faciliter les déplacements du plus grand nombre possible d'Amis mais aussi pour coller à l'actualité du 1100<sup>e</sup> anniversaire de la Normandie.

La participation de nos amis adhérents écrivains serait souhaitable afin de présenter et dédicacer leurs ouvrages, ainsi naturellement que de nos amis artisans dont les œuvres sont toujours très prisées.

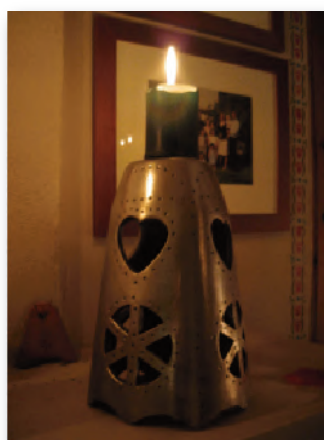
Un rappel de cette assemblée avec les indications du lieu sera faite dans le bulletin n° 30 de l'Equinoxe de Printemps.



*Toute l'équipe du Bureau de l'A.A.J.M.  
profite de ce bulletin de solstice d'hiver pour vous souhaiter  
un joyeux Noël et une belle année 2011.*

*Que ces moments de retrouvailles familiales ou communautaires  
apportent à chacun soleil et espérance dans ces moments difficiles  
que nos sociétés traversent.*

*Nous souhaitons sincèrement que vous resterez fidèles à la mémoire  
de Jean MABIRE  
en continuant à soutenir notre action  
au cours de l'année 2011 et après...*



## Les Que Lire ? en DVD et en CD

D'avril 1990 jusqu'en mars 2006, la veille de sa disparition, Jean Mabire a fait paraître, chaque semaine, sans jamais manquer un seul rendez-vous, un portrait d'écrivain, dans une rubrique intitulée *Que lire ?*.

Une œuvre considérable. Plus de 800 chroniques. Certaines d'entre-elles ont été rassemblées dans une collection d'ouvrages publiés chez divers éditeurs. Pas toutes. Il manque encore à l'appel près de 5 volumes...

Rassemblant la totalité de ces textes, nous avons préféré les publier en DVD. Et qui mieux que ses amis pouvaient lire ses textes ? À chacun nous avons proposé un thème : la jeunesse, la Normandie, les Rouges, les Maudits, les combattants, les Européens, etc... Ils ont fait leur choix et prêtent leur voix à ces textes ciselés, puisants, aussi concis que précis.

### Les auteurs de et pour la jeunesse... (Vol. I)

1. Robert Baden Powell ; 2. Serge Dalens ; 3. Paul Féval ; 4. Ian Fleming ; 5. Jean-

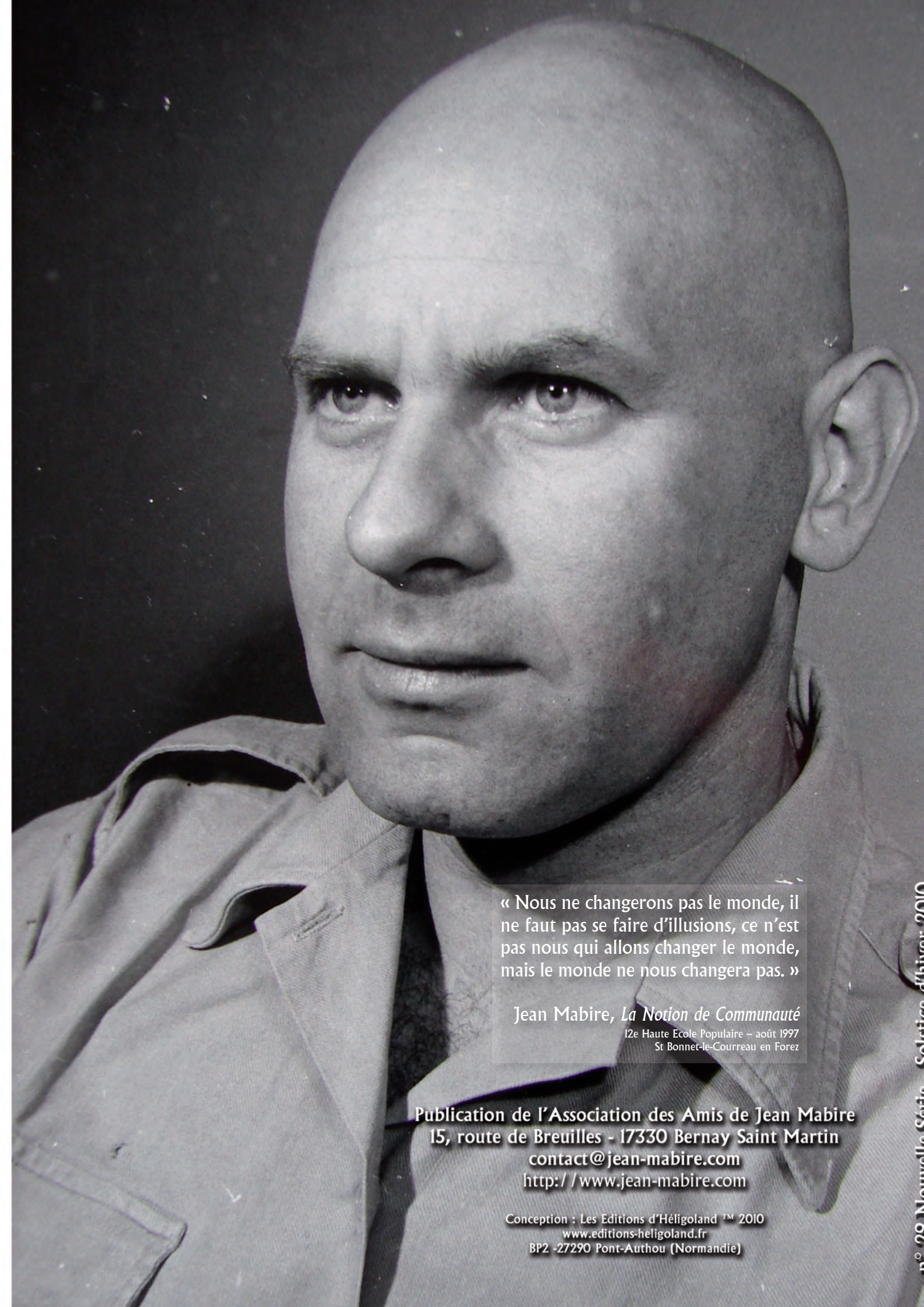
Louis Foncine ; 6. Hergé ; 7. Edgar P. Jacob ; 8. Pierre Joubert ; 9. Rudyard Kipling ; 10. Morris ; 11. Hugo Pratt ; 12. Comtesse de Ségur. Ces textes ont été choisis et lus par Fabrice Lesade, Secrétaire Général de l'AAJM.

### Les grands littéraires (Vol. 2)

1. Marcel Brion ; 2. Alphonse de Châteaubriant ; 3. Pierre Drieu La Rochelle ; 4. Alain-Fournier ; 5. Jean Giono ; 6. Ernst Jünger ; 7. Xavier Marmier ; 8. Henri Queffélec ; 9. Henri de Régnier ; 10. Samivel ; 11. Édouard Schuré ; 12. Émile Verhaeren. Ces textes ont été choisis et lus par Pierre Bagnuls, rédacteur en chef de la revue *Figures de Proves*.

• 9,95 € le DVD. 14,95 € le boîtier DVD+CD. Port 3 € pour 1 ou 2 DVD. À commander à l'AAJM ou sur le site en paiement sécurisé.





« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*

12e Haute Ecole Populaire – août 1997  
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire  
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin  
[contact@jean-mabire.com](mailto:contact@jean-mabire.com)  
<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland <sup>TM</sup> 2010  
[www.editions-heligoland.fr](http://www.editions-heligoland.fr)  
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)